

- Traduction française -

Mark Twain à Paris

Les Innocents à l'Étranger

Partie II, CHAPITRE XIV

(Extrait tel qu'il apparaît dans la biographie de Jean-Louis Brenac, Tome II, Page 106)

Ce document est une traduction fidèle et intégrale de l'extrait original en anglais.

Au début du mois de juillet 1867, Mark Twain, futur auteur de *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876) et *Les Aventures de Huckleberry Finn* (1885), les romans qui libéreront la littérature nord-américaine de son illustre prédécesseur britannique, visite Paris. Il a 32 ans et a été engagé par un journal de San Francisco, *Alta California*, pour couvrir un pèlerinage en Terre Sainte organisé par l'Église évangélique de Brooklyn. Le voyage doit durer cinq mois et demi et le conduira successivement à Paris, Constantinople, Sébastopol, Smyrne, Syrie, Égypte et Terre Sainte. Les articles qu'il rédige en cours de route sont envoyés à son journal et repris également par le *New York Times* et le *Herald Tribune*. Il a embarqué à bord du *Quaker City* le 8 juin 1867, en direction de Gibraltar, et se trouve maintenant à Paris, où il découvre la vie nocturne parisienne avec son ami Dan, sous la conduite de leur escorte, Ferguson. Le soir du 4 juillet, ils se trouvent au Parc Cremorne à Asnières, où Blondin se produit.

Une nuit, nous sommes allés au célèbre Jardin Mabille, mais nous n'y sommes restés qu'un petit moment. Nous voulions cependant voir un peu ce genre de vie parisienne, et c'est pourquoi la nuit suivante nous sommes allés dans un lieu de divertissement similaire, dans un grand jardin en banlieue d'Asnières. Nous sommes allés vers la gare, en fin d'après-midi, et Ferguson a pris des billets pour une voiture de seconde classe. Une telle foule compacte, je n'en avais guère vue, mais il n'y avait ni bruit, ni désordre, ni tapage. Certaines des femmes et jeunes filles qui montaient dans le train étaient, nous le savions, de la demi-mondaine, mais pour d'autres, nous n'en étions pas du tout certains.

Les filles et femmes dans notre wagon se comportaient modestement et avec décence tout le long du trajet, excepté qu'elles fumaient. À notre arrivée dans le jardin d'Asnières, nous avons payé un ou deux francs d'entrée et sommes entrés dans un lieu doté de massifs fleuris, de pelouses, et de longues rangées sinueuses d'arbustes décoratifs, avec ici et là une charmante tonnelle isolée, pratique pour manger une glace. Nous avons avancé le long des allées gravillonnées, parmi la grande foule de jeunes filles et de jeunes hommes, quand soudain un temple blanc, à coupole et finement ouvragé, couvert à plusieurs reprises de brillants jets de gaz, nous est apparu tel un soleil tombé. Non loin se trouvait une grande maison élégante, dont la large façade était illuminée de la même façon, et au-dessus du toit flottait la bannière étoilée américaine.

« Eh bien ! » dis-je. « Qu'est-ce que cela ? » Cela me coupa presque le souffle.

Ferguson expliqua qu'un Américain, un New-Yorkais, tenait cet établissement et menait une vive concurrence contre le Jardin Mabille.

Des foules composées des deux sexes et de presque tous âges s'ébattaient dans le jardin ou étaient assises en plein air devant le mât et le temple, buvant du vin et du café ou fumant. La danse n'avait pas encore commencé. Ferguson annonça qu'il y aurait un spectacle. Le célèbre Blondin allait se produire sur un fil tendu dans une autre partie du jardin. Nous y sommes allés. Là, la lumière était faible, et les masses de

personnes étaient assez serrées. Et là, je commis une erreur que tout âne pourrait faire, mais qu'un homme sensé éviterait toujours. Me tenant juste devant une jeune dame, je dis :

« Dan, regarde cette fille, comme elle est belle ! »

« Je vous remercie bien davantage pour la sincérité évidente du compliment, monsieur, que pour l'extraordinaire publicité que vous lui avez donnée ! » répondit-elle en un anglais pur et correct.

Nous avons fait une promenade, mais mon moral était bien, bien abattu. Je ne me suis pas senti à mon aise pendant un bon moment après cela. Pourquoi les gens sont-ils si stupides au point de se croire les seuls étrangers parmi une foule de dix mille personnes ?

Mais Blondin sortit peu après. Il apparut sur un câble tendu, bien au-dessus de la mer de chapeaux et de mouchoirs agités, et sous l'éclat des centaines de fusées qui sifflaient vers le ciel à côté de lui, il ressemblait à un minuscule insecte. Il équilibre son balancier et parcourt la longueur de sa corde, deux ou trois cents pieds. Il revient, prend un homme et le traverse ainsi. Il revient au centre et danse un jig. Ensuite, il exécute quelques prouesses gymnastiques et d'équilibre trop périlleuses pour être un spectacle agréable. Il finit par attacher sur lui mille cierges romains, roues Catherine, serpents et fusées de toutes sortes de couleurs brillantes, les allume tous à la fois et traverse encore sa corde en marchant et en dansant un valse dans un éclat aveuglant de lumière qui illumine le jardin et les visages des spectateurs comme un grand incendie à minuit.

La danse avait commencé, et nous nous sommes rendus au temple. À l'intérieur se trouvait un salon de boisson, et tout autour une large plateforme circulaire pour les danseurs. Je me suis adossé au mur du temple et j'ai attendu. Vingt groupes se formèrent, la musique démarra, puis je plaçai mes mains devant mon visage, pris de honte. Mais je regardais à travers mes doigts. Ils dansaient le célèbre cancan. Une jolie fille du groupe devant moi s'avança légèrement pour rencontrer le cavalier en face, recula, saisit vigoureusement ses robes des deux mains, les leva assez haut, exécuta un jig extraordinaire, d'une activité et d'une exposition plus grande que n'importe quel jig que j'aie vu auparavant, puis, relevant encore plus ses vêtements, elle s'avança gaiement au centre et lança un coup de pied violent plein dans le visage de son partenaire, qui aurait immanquablement arraché son nez s'il avait eu deux mètres de haut. Il avait six pieds, ce qui fut une chance.

Voilà le cancan. Le but est de danser aussi sauvagement, aussi bruyamment, aussi furieusement que possible, de s'exposer autant que possible si l'on est une femme, et de donner des coups de pied aussi haut que possible, quel que soit son sexe. Ce n'est pas une exagération. Tous les honnêtes gens, respectables et âgés présents cette nuit-là peuvent témoigner de la véracité de cette affirmation. Il y avait beaucoup de ce genre de personnes. Je suppose que la morale française n'est pas de cette description rigide qui s'offusque des détails.

Je me suis écarté pour prendre une vue d'ensemble du cancan. Cris, rires, musique furieuse, chaos étourdissant de formes fuyant et s'entremêlant, tiraillements et arrachages violents de robes colorées, perles qui rebondissent, bras qui volent, éclairs rapides de mollets en bas blancs et de souliers délicats dans les airs, puis une grande ruée finale, une émeute, un vacarme terrible, une fuite sauvage. Ciel ! Rien de semblable n'a été vu sur terre depuis que le tremblant Tam O'Shanter vit le diable et les sorcières à leurs orgies cette nuit orageuse dans l'église hantée d'Alloway.